

» relles; et l'eût-on tenté, nous avons
 » uné âme à tromper nos tyrans!.. Notre
 » situation peut même avoir des attraits!
 » L'univers nous contemple!..... Nous
 » demeurons les martyrs d'une cause
 » immortelle!..... Des millions d'hom-
 » mes nous pleurent, la patrie soupire,
 » et la gloire est en deuil!..... Nous lut-
 » tons ici contre l'oppression des dieux,
 » et les vœux des nations sont pour
 » nous!.... » Et après une pause de quel-
 » ques secondes, il reprit: « Mes véritables
 » souffrances ne sont point ici!.... Si je
 » ne considérais que moi, peut-être au-
 » rais-je à me réjouir!.... Les malheurs
 » ont aussi leur héroïsme et leur gloire!..
 » L'adversité manquait à ma carrière!....
 » Si je fusse mort sur le trône, dans les
 » nuages de ma toute puissance, je serais
 » demeuré un problème pour bien des
 » gens; aujourd'hui, grâce au malheur,
 » on pourra me juger à nu! »

Vendredi 1^{er} Décembre au Dimanche 3.

Origine des Guides. — Autre danger de Napoléon. — Un gros Officier allemand. — Un Chien.

Un grand nombre d'objets remplissent ces journées; j'en élague une partie

comme inutile, et j'en tais une autre par convenance; je ne retranscris ici que quelques traits nouveaux, relatifs au Général en chef de l'armée d'Italie.

Napoléon, après le passage du Mincio, toutes les mesures ordonnées, et l'ennemi poursuivi dans toutes les directions, s'arrêta dans un château sur la rive gauche. Il souffrait de la tête, et prit un bain de pieds. Un gros détachement ennemi, égaré et perdu, arrive, en remontant le fleuve, jusqu'à ce château. Napoléon y était presque seul; la sentinelle en faction à la porte n'a que le temps de la pousser, en criant aux armes, et le général de l'armée d'Italie, au sein de sa victoire, est réduit à s'évader par les derrières du jardin, avec une seule botte, l'autre jambe nue. S'il eût été pris avant que sa réputation ne l'eût consacré, les actes de génie par lesquels il venait de débiter, n'eussent peut-être jamais été, pour le vulgaire, que des échauffourées heureuses et blâmables.

Le danger auquel venait d'échapper le général français, circonstance qui, dans sa manière d'opérer, pouvait se renouveler souvent, devint l'origine des guides, chargés de garder sa personne.

Ils ont été imités depuis par les autres armées.

Napoléon, dans la même campagne, courut encore un aussi pressant danger; Wurmser, réduit à se jeter dans Mantoue, et débouchant subitement dans une plaine, apprit d'une vieille femme qu'il n'y avait qu'un instant que le général français, presque seul de sa personne, se trouvait arrêté devant sa porte, et qu'il avait pris la fuite à la vue même des Autrichiens. Wurmser expédia aussitôt un bon nombre de cavaliers dans toutes les directions, ne doutant pas de la précieuse capture. « Mais il recommandait surtout, il faut lui rendre cette justice, » disait l'Empereur, de ne pas me tuer, » ni de me faire aucun mal. » Heureusement la vitesse de son cheval et son heureuse étoile sauvèrent le jeune général.

On va voir que la nouvelle manière de faire la guerre, pratiquée par Napoléon, déconcertait tout le monde. A peine la campagne était ouverte, que toute la Lombardie était inondée dans toutes les directions, et qu'on faisait déjà les approches de Mantoue, pêle-mêle au milieu des ennemis. Le général en chef se trouvant dans les environs de

Pizzighitone, rencontra un gros capitaine ou colonel allemand qu'on venait de faire prisonnier. Napoléon eut la fantaisie de le questionner, sans en être connu, et lui demanda comment allaient les affaires. « Oh ! très-mal, lui dit l'autre : je ne sais pas comment cela finira ; mais on n'y comprend plus rien. On nous a envoyé pour nous combattre un jeune étourneau qui vous attaque à droite, à gauche, par-devant, par-derrière ; on ne sait plus que faire. Cette manière est insupportable ; aussi, pour ma part, je suis tout consolé d'avoir fini. »

Napoléon disait qu'à la suite d'une de ses grandes affaires d'Italie, il traversa, lui trois ou quatrième, le champ de bataille dont on n'avait pu encore enlever les morts : « C'était par un beau clair de lune et dans la solitude profonde de la nuit, disait l'Empereur ; tout à coup un chien sortant de dessous les vêtements d'un cadavre, s'élança sur nous et retourna presque aussitôt à son gîte, en poussant des cris douloureux ; il léchait tour à tour le visage de son maître, et se lançait de nouveau sur nous ; c'était tout à la fois demander du secours et rechercher la vengeance.

» Soit disposition du moment, continuait
 » l'Empereur, soit le lieu, l'heure, le
 » temps, l'acte en lui-même, ou je ne
 » sais quoi, toujours est-il vrai que jamais
 » rien, sur aucun de mes champs de ba-
 » taille, ne me causa une impression
 » pareille. Je m'arrêtai involontairement
 » à contempler ce spectacle. Cet homme,
 » me disais-je, a peut-être des amis; il
 » en a peut-être dans le camp, dans sa
 » compagnie, et il gît ici abandonné de
 » tous, excepté de son chien! Quelle
 » leçon la nature nous donnait par l'in-
 » termédiaire d'un animal!...

» Ce qu'est l'homme! et quel n'est pas
 » le mystère de ses impressions! J'avais
 » sans émotion ordonné des batailles qui
 » devaient décider du sort de l'armée;
 » j'avais vu, d'un œil sec, exécuter des
 » mouvemens qui amenaient la perte d'un
 » grand nombre d'entre nous; et ici, je
 » me sentais ému, j'étais remué par les
 » cris et la douleur d'un chien!..... Ce
 » qu'il y a de bien certain, c'est qu'en ce
 » moment j'eusse été plus traitable pour
 » un ennemi suppliant: je concevais
 » mieux Achille rendant le corps d'Hec-
 » tor aux larmes de Priam.»

Lundi 4. — Mardi 5.

Guerre. — Principes. — Application. — Paroles
 sur divers généraux.

Mes yeux étaient devenus fort malades; j'ai été obligé d'interrompre mon travail: ils s'en vont tout à fait, je les aurais perdus sur la campagne d'Italie.

Depuis quelque temps la température éprouvait une variation sensible; au demeurant, nous n'entendions plus rien aux saisons: le soleil passant dans l'année deux fois sur nos têtes, nous devions avoir, disions-nous, du moins deux étés ou, pour mieux dire, le tout, dans nos idées accoutumées, ne ressemblait plus à rien; car, pour achever la confusion, nous devions faire tous nos calculs désormais au rebours de l'Europe, puisque nous nous trouvions dans l'hémisphère méridional. Quoiqu'il en fût, il pleuvait souvent, l'atmosphère était très-humide, il faisait plus froid. L'Empereur ne sortait plus le soir; il s'enrhumait à chaque instant, il ne reposait pas bien. Il fut obligé de cesser de manger sous la tente, et de faire servir de nouveau dans sa chambre: il s'y trouvait mieux; mais il ne pouvait y bouger. La conversation

continuait à table après qu'on avait desservi. Aujourd'hui il entreprit le général Gourgaud, qui était resté pour dîner, sur les élémens et sur les premiers exercices de l'artillerie. Celui-ci sortait de cette arme, était encore tout frais émoulu. L'examen fut très-curieux et fort gai; l'Empereur ne fut jamais le plus faible : on eût dit qu'il venait de passer lui-même son examen à l'école.

On parla ensuite de guerre, de grands capitaines. « Le sort d'une bataille, dit » sait l'Empereur, est le résultat d'un » instant, d'une pensée : on s'approche » avec des combinaisons diverses, on se » mêle, on se bat un certain temps, le » moment décisif se présente, *une étin-* » *celle morale* prononce, et la plus petite » réserve accomplit. » Il a été parlé de Lutzen et de Bautzen, etc., etc.

Plus tard l'Empereur a dit qu'à la campagne de Waterloo, s'il avait suivi la pensée de tourner la droite ennemie, il y eût réussi facilement; il avait préféré de percer le centre et de séparer les deux armées. Mais tout a été fatal dans cette affaire, qu'il dit avoir pris la teinte d'une absurdité, et pourtant il devait obtenir la victoire. Jamais aucune de ses batailles

n'avait présenté moins de doute à ses yeux; il est encore à concevoir ce qui est arrivé.

« *Grouchi* s'est égaré, a-t-il dit.

» *Ney* était tout hors de lui.

» *Derton* s'est rendu inutile.

» Personne n'a été soi-même, etc. »

Si le soir il eût connu la position de Grouchi, continuait-il, et qu'il eût pu s'y jeter, il lui eût été possible au jour, avec cette magnifique réserve, de rétablir les affaires, et peut-être même de détruire les alliés par un de ces prodiges, de ces retours de fortune qui lui étaient familiers et qui n'eussent surpris personne; mais il n'avait nulle connaissance de Grouchi, et puis il n'était pas facile de se gouverner au milieu des débris de cette armée. « On se la pein- » drait difficilement dans cette nuit de » douleur, disait-il; c'était un torrent » hors de son lit, elle entraînait tout. »

Laissant ensuite cela, il disait que les périls des généraux de nos jours ne pouvaient se comparer à ceux des temps anciens; il n'y avait pas de position aujourd'hui où un général ne pût être atteint par l'artillerie; jadis les généraux ne couraient de risque que quand ils

chargeaient eux-mêmes; ce qui n'était arrivé à César que deux ou trois fois.

Il était rare et difficile, disait-il dans un autre moment, de réunir toutes les qualités nécessaires à un grand général. Ce qui était le plus désirable et tirait aussitôt quelqu'un hors de ligne, c'est que chez lui l'esprit ou le talent fût en équilibre avec le caractère ou le courage: c'est ce qu'il appelait être *carré* autant de base que de hauteur. Si le courage, continuait-il, était de beaucoup supérieur, le général entreprenait vicieusement au-delà de ses conceptions; et, au contraire, il n'osait pas les accomplir, si son caractère ou son courage demeurait au-dessous de son esprit. Il citait alors le *Vice-Roi*, chez lequel cet équilibre était le seul mérite, et suffisait néanmoins pour en faire un homme très-distingué.

Delà on a beaucoup parlé du courage physique et du courage moral; et l'Empereur disait, au sujet du courage physique, qu'il était impossible à *Murat* et à *Ney* de n'être pas braves; mais qu'on n'avait pas moins de tête qu'eux, le premier surtout.

Quant au courage moral, il avait trouvé fort rare, disait-il, celui de deux

heures après minuit; c'est-à-dire le courage de l'improvisiste qui, en dépit des événemens les plus soudains, laisse néanmoins la même liberté d'esprit, de jugement et de décision. Il n'hésitait pas à prononcer qu'il était celui qui s'était trouvé avoir le plus de ce courage de deux heures après minuit, et qu'il avait vu fort peu de personnes qui ne fussent demeurées de beaucoup en arrière.

Il disait à la suite de cela, qu'on se faisait une idée peu juste de la force d'âme nécessaire pour livrer, avec une pleine méditation de ses conséquences, une de ces grandes batailles d'où vont dépendre le sort d'une armée, d'un pays, la possession d'un trône. Aussi observait-il qu'on trouvait rarement des généraux empressés à donner bataille: » Ils prenaient bien leur position, s'établissaient, méditaient leurs combinaisons; mais là commençaient leurs indécisions; et rien de plus difficile et pourtant de plus précieux que de savoir se décider.

Passant à un grand nombre de généraux, et daignant répondre à quelques questions: *Kléber*, disait-il, était doué du plus grand talent; mais il n'était

» que l'homme du moment : il cherchait
 » la gloire comme la seule route aux jouis-
 » sances ; d'ailleurs nullement national,
 » il eût pu, sans effort, servir l'étranger :
 » il avait commencé dans sa jeunesse sous
 » les Prussiens, dont il demeurait fort
 » engoué.

» *Desaix* possédait à un degré très-su-
 » périeur cet équilibre précieux défini
 » plus haut.

» *Moreau* était peu de chose dans la
 » première ligne des généraux : la nature,
 » en lui, n'avait pas fini sa création ; il
 » avait plus d'instinct que de génie.

» Chez *Lannes* le courage l'emportait
 » d'abord sur l'esprit ; mais chez lui l'es-
 » prit montait chaque jour pour se mettre
 » en équilibre. Il était devenu très-supé-
 » rieur quand il a péri : je l'avais pris
 » *pigmée*, je l'ai perdu *géant*.

Chez tel autre qu'il nommait, l'esprit,
 au contraire, surpassait le caractère : on
 ne pouvait lui refuser de la bravoure
 assurément ; mais enfin il calculait le
 boulet, ainsi que beaucoup d'autres.

Parlant d'ardeur et de courage, l'Em-
 pereur disait : « Il n'est aucun de mes
 » généraux dont je ne connaisse ce que
 » j'appelle son *tirant-d'eau*. Les uns, di-

» sait-il en s'accompagnant du geste, en
 » prennent jusqu'à la ceinture, d'autres
 » jusqu'au menton, enfin d'autres jusque
 » par-dessus la tête, et le nombre de
 » ceux-ci est bien petit, je vous assure. »

Suchet était quelqu'un chez qui le
 caractère et l'esprit s'étaient accrus à
 surprendre.

Masséna avait été un homme très-
 supérieur qui, par un privilège très-
 particulier, ne possédait l'équilibre
 tant désiré qu'au milieu du feu : il lui
 naissait au milieu du danger.

« Les généraux qui semblaient devoir
 » s'élever, les destinées de l'avenir, ter-
 » minait-il, étaient *Gérard, Clausel, Foy,*
 » *Lamarque*, etc. : c'étaient mes nou-
 » veaux maréchaux. »

Mercredi 6.

Situation des princes d'Espagne à Valencey. —
 Le Pape à Fontainebleau. — Réflexions, etc.

L'Empereur, après m'avoir dicté ce
 matin, a travaillé successivement avec
 ces messieurs, et a prolongé quelque
 temps sa promenade avec eux. A leur
 départ je l'ai suivi dans l'allée inférieure :
 il était triste, silencieux ; sa physionomie
 avait quelque chose de contrarié et de

» sévère. « Eh! bien, m'a-t-il dit en remon-
 » tant pour dîner, nous aurons à Long-
 » wood des sentinelles sous nos fenêtres;
 » on voudrait me forcer d'avoir un
 » officier étranger à ma table, dans mon
 » salon; je ne saurais monter à cheval
 » sans en être accompagné; en un mot,
 » nous ne saurions faire un pas, un mou-
 » vement sous peine d'un outrage!.... »

Je lui ai dit que c'était une goutte
 d'absinthe de plus dans le calice amer
 que nous devons boire à sa gloire et à
 sa toute-puissance passée; que son stoï-
 cisme d'ailleurs suffisait pour défier ses
 ennemis, et les ferait rougir de leur
 brutalité à la face des nations. Je me
 suis hasardé de dire que les princes
 d'Espagne à Valencey, le Pape à Fon-
 tainebleau, n'avaient sans doute jamais
 rien éprouvé de pareil. « Je le crois bien,
 » a-t-il repris; les princes chassaient à
 » Valencey, ils y donnaient des bals,
 » sans soupçonner physiquement leurs
 » chaînes; le respect, les égards, les en-
 » touraient de toutes parts. Le vieux roi
 » Charles IV avait été transféré de Com-
 » piègne à Marseille, et de Marseille à
 » Rome, quand il l'avait voulu. Et,
 » cependant, quelle différence de ces

» localités à celles d'ici! le Pape, à Fon-
 » tainebleau, bien qu'on en ait osé dire
 » dans le monde, avait été traité de
 » même; et encore ne sait-on point le
 » nombre des personnes qui, malgré
 » tous ces adoucissements, avaient refusé
 » dans ces circonstances, d'en être les
 » gardiens; refus qui ne m'avaient point
 » offensé, parce qu'ils m'avaient paru
 » simples: ces emplois étaient du do-
 » maine de la délicatesse intérieure, et
 » nos mœurs européennes veulent que
 » le pouvoir se trouve limité par l'hon-
 » neur. » Il ajoutait que quant à lui,
 comme homme et officier, il n'eût pas
 hésité à refuser de garder le Pape, dont
 il n'avait jamais ordonné d'ailleurs la
 translation en France.

Ma figure exprimait une grande sur-
 prise: « Ceci vous étonne? a-t-il repris,
 » vous ne le saviez pas? Cela est pourtant
 » vrai ainsi que beaucoup d'autres choses
 » semblables que vous apprendrez avec
 » le temps. D'ailleurs, faudrait-il encore
 » distinguer les actes du souverain qui
 » agit collectivement, de ceux de l'homme
 » privé que rien ne gêne dans son sen-
 » timent: la politique admet, ordonne

» même à l'un ce qui demeurerait sou-
» vent sans excuse dans l'autre. »

Le moment du dîner amena d'autres conversations, et trompa son chagrin; la gaiété prit le dessus.

Cependant l'Empereur songeait sérieusement à quitter sa mauvaise cabane, quelque inconvénient d'ailleurs que fit pressentir la nouvelle demeure. Il m'a chargé, en allant finir ma soirée chez notre hôte, de lui porter une boîte avec son chiffre, et de lui dire qu'il était fâché de tout l'embarras qu'il devait lui avoir causé.

Jeudi 7.

Sur la Nouvelle Héloïse, et sur l'amour. —
Contrariétés.

L'Empereur m'a fait descendre de bonne heure chez lui. Il s'est mis à lire la Nouvelle Héloïse, s'arrêtant souvent sur l'art et la force des raisonnemens, le charme du style et des expressions; il a lu plus de deux heures. Cette lecture produisit sur moi une grande impression, une forte mélancolie mêlée de douceur et de peine. Cette production m'avait toujours fort attaché, elle réveillait d'heureux souvenirs, créait

de tristes regrets; l'Empereur en sourit plus d'une fois. Durant le déjeûner, l'ouvrage demeura le sujet de la conversation.

Jean-Jacques avait chargé son sujet, disait l'Empereur, il avait peint la frénésie; l'amour devait être un plaisir, et non pas un tourment. Moi j'affirmais qu'il n'y avait rien dans Jean-Jacques qu'un homme n'ait pu sentir, et que le tourment même, dont parlait l'Empereur, était un bonheur. « Je vois, me » disait-il en riant, que vous avez donné » dans le *romanesque* : cela vous a-t-il » rendu heureux? — Je ne me plains pas » de ma destinée, Sire, répondais-je; si » j'avais à recommencer, je n'y voudrais » rien changer. »

L'Empereur a repris la lecture après le déjeûner. Cependant, à mesure que nous avançons, il s'arrêtait de temps à autre; la magie l'atteignait à son tour. Il finit par laisser le livre, et nous avons pris la route du jardin. « En effet, disait- » il chemin faisant, cet ouvrage a du feu, » il remue, il inquiète. » Le sujet a été traité à fond; nous avons débité beaucoup de verbiage, à la suite duquel il a été conclu que l'amour parfait était le

bonheur idéal; que tous deux étaient aussi aériens l'un que l'autre, aussi fugitifs, aussi mystérieux, aussi inexplicables, et que l'amour du reste devait être l'occupation de l'homme oisif, la distraction du guerrier, l'écueil du souverain.

Le Grand-Maréchal et M. Gourgaud nous ont rejoints, ils arrivaient de Longwood. L'Amiral, depuis quelques jours, était fort pressé de nous y envoyer; l'Empereur n'était pas moins désireux de s'y rendre; il était si mal à Briars! Toutefois il fallut que l'odeur de la peinture le lui permit; il était impossible à son organisation particulière de la supporter; jamais, dans les palais impériaux, il n'était arrivé de l'y exposer. Souvent, dans ses voyages, on avait été obligé de changer à la hâte les logemens qu'on lui avait préparés. A bord du Northumberland il avait été malade de la seule peinture du vaisseau. Ici on lui avait dit la veille que tout était prêt, qu'il n'y avait plus d'odeur. Il avait dès lors résolu de partir pour Longwood le surlendemain samedi, afin de jouir de l'absence des ouvriers le dimanche; mais le Grand-Maréchal et M. Gourgaud lui ont déclaré en cet instant, qu'ils ve-

naient de vérifier la place, qu'elle ne serait pas tenable; ils se sont étendus longuement sur cet objet. L'Empereur a pris beaucoup d'humeur du premier rapport qu'on lui avait fait, et de la résolution qu'il lui avait fait prendre. Ces deux messieurs s'en sont retournés; nous avons gagné l'allée inférieure, l'Empereur toujours assez mal disposé. M. de Montholon est arrivé de Longwood fort mal à propos; il a répété que tout était préparé, que l'Empereur pouvait y aller quand il voudrait; la contrariété et l'humeur ont éclaté à ces deux rapports aussi voisins et aussi contradictoires. Heureusement l'instant du dîner est venu faire diversion; on avait mis le couvert dans la chambre à coucher, l'Empereur était assez enrhumé pour ne plus pouvoir supporter la tente. Après le dîner, il a repris sa lecture; il a fini la journée, comme il l'avait commencée, avec la Nouvelle Héloïse.

Vendredi 8. — Samedi 9.

Lieutenant anglais. — Singularité. — Départ pour Longwood arrêté. — Politique. — Etat de la France. — Mémoire justificatif de Ney.

Le doute élevé hier sur l'odeur de la

peinture à Longwood m'ayant donné l'idée d'aller le vérifier moi-même, et désirant pouvoir en rendre compte à l'Empereur à son déjeuner, je suis parti de très-grand matin, faisant les trois quarts de la route à pied, parce que personne n'était encore levé aux écuries; j'étais de retour avant neuf heures. Il était très-vrai que les appartemens sentaient peu; mais c'étaient encore trop pour l'Empereur.

Le neuf, l'Empereur a reçu, au jardin, la présentation du capitaine du Minden, de soixante-quatorze, venant du Cap, et repartant sous peu de jours pour l'Europe. Ce capitaine avait déjà eu l'honneur de lui être présenté à Paris sous le consulat, douze ans auparavant. Il a demandé la permission de présenter à l'Empereur un de ses lieutenans, à cause de quelques circonstances personnelles qui nous ont paru bien singulières. Ce jeune homme était né à Bologne, précisément lors de la première entrée de l'armée française dans cette ville. Le Général français, lui Napoléon, était même intervenu pour quelque chose, que le jeune homme ne sut pas expliquer, dans la cérémonie de son

baptême; et le Général français avait fait présent, à cette occasion, d'une cocarde tricolore, conservée précieusement depuis dans la famille.

Après le départ de ces personnes, le Grand-Maréchal arriva de Longwood; il trouvait que l'odeur était réellement peu de chose. L'Empereur était si mal! une portion de ses effets était déjà partie, il arrêta de se rendre à Longwood le lendemain. J'en fus bien aise pour mon compte; depuis quelques jours j'avais pu me convaincre du parti pris d'obliger l'Empereur à déguerpir. J'avais gardé pour moi les communications publiques ou secrètes qu'on m'en avait faites; je me faisais une loi de lui épargner autant de contrariétés que possible, me contentant d'agir en conséquence. Il y avait deux jours qu'on était venu enlever la tente, sans que nous l'eussions désiré; l'officier qui en était chargé avait aussi ordre d'enlever en même temps les contrevents de la demeure de l'Empereur. Je pris sur moi de m'y opposer; cela ne se pouvait pas, lui dis-je, l'Empereur dormait encore, et je le renvoyai. D'un autre côté, afin de m'effrayer, on me dit, on me confia avec mystère et sous

le secret que si l'Empereur demeurait plus long-temps, il était question d'envoyer cent soldats camper aux portes de l'enclos. Je répondis que c'était très-bien, et n'en tins nul compte, etc., etc.

Quel pouvait être le motif de cette presse nouvelle? Je soupçonnai que le caprice de nos geoliers et l'exercice de l'autorité y avait beaucoup plus de part que toute autre chose.

Nous avons reçu des papiers jusqu'au quinze septembre; ils devinrent le sujet de la conversation; l'Empereur les analysa: l'avenir demeurait enveloppé des nuages les plus sinistres. Toutefois trois grands résultats seulement s'offraient à la pensée, disait l'Empereur: le partage de la France, le règne des Bourbons, ou une dynastie nouvelle. Louis XVIII, observait-il, avait pu régner facilement en 1814, en se faisant national; aujourd'hui il ne lui restait plus que la chance, fort odieuse et très-incertaine, d'une excessive sévérité, celle de la terreur; sa dynastie pouvait demeurer, ou celle qui lui succéderait n'être encore que dans le secret du temps. Un de nous ayant observé qu'il pourrait se faire que ce fût le Duc d'Orléans; l'Empereur a,

par un mouvement fort serré, fort éloquent, prouvé qu'à moins que le Duc d'Orléans n'arrivât au trône par son tour de succession, il eût été dans l'intérêt bien entendu de tous les souverains de l'Europe de le préférer, lui Napoléon, au Duc d'Orléans arrivant par un crime; « car, que prétend aujourd'hui la doctrine des Rois contre les événemens du jour? Empêcher le renouvellement de l'exemple que j'ai fourni contre ce qu'ils appellent la légitimité? Or, l'exemple que j'ai fourni ne se renouvelle pas dans des siècles: celui que donnerait le Duc d'Orléans, proche parent du monarque sur le trône, peut se renouveler chaque jour, à chaque instant, dans chaque pays. Il n'est pas de souverain qui n'ait à quelque pas de lui, dans son propre palais, des cousins, des neveux, des frères, quelques parens, propres à imiter facilement celui qui une fois les aurait remplacés. »

Nous lûmes, dans les mêmes papiers, l'extrait du Mémoire justificatif du maréchal Ney. L'Empereur le trouvait des plus pitoyables: il n'était pas propre à lui sauver la vie, et ne relevait nulle-